







**Tout  
recommencer  
à zéro**



## **Du même auteur :**

### **Romans :**

L'empreinte du passé

Ce lien qui nous unit

Tout reprendre au début

Dis-moi pourquoi

Les lettres à Juliette

La liberté de nous aimer

Tout me ramène à toi

Deux frères

Croire encore au bonheur

Nos amours impossibles – Tome 1 : Te sauver

Nos amours impossible – Tome 2 : Te retrouver

### **Nouvelles/témoignage :**

Toi qui manques à ma vie

La révélation des sentiments, (recueil collectif Au cœur des montagnes)



Ninon AMEY

**Tout  
recommencer  
à zéro**

Autoédition



**Cette histoire est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.**


© Ninon Amey, 2018 (Mulhouse, France) Tous droits réservés.

© 2021 pour la présente édition

Crédits Photos : Pixabay

ISBN : 9791022789073

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*



« La vie, c'est comme une bicyclette,  
il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre. »

**Albert Einstein**









# Partie I





- 1 -

## Juste un instant

*Janvier 2012.*

*Alicia.*

— Allez, ma chérie ! S'il te plaît, viens enfiler ton pull, maman va être en retard au travail...

Mais apparemment, Manon a décidé de ne pas me faciliter la vie. Je dois encore la déposer à la crèche avant d'aller travailler. C'est la course, comme chaque jour, depuis qu'elle est arrivée dans notre vie. Un exquis et savant mélange de Julien et moi. Un mixte de nous deux. Le bonheur à l'état pur. Avec les conséquences qui en découlent : le stress, encore et encore, pour arriver à l'heure quelque part. Impossible ! Du haut de ses deux ans, Manon m'adresse une mimique rigolote avec sa petite bouche si mignonne, et en un clin d'œil, toute ma colère s'envole. Elle me fait tellement craquer...

Je l'attrape tandis qu'elle passe en courant à mes côtés, et la coince entre mes jambes pour arriver à lui enfiler son pull. J'en profite pour la chatouiller au passage et lui faire plein de bisous sur ses petites joues potelées qui semblent n'attendre que ça. Ce

soir, lorsque je rentrerai du travail, elle sera déjà couchée et je ne la reverrai que demain matin. Je soupire, dépitée. J'aimerais passer plus de temps avec elle, la voir grandir, évoluer. Bientôt, elle aura dix-huit ans et quittera la maison, et je n'aurai rien vu venir...

Peut-être qu'un jour prochain, je pourrai en profiter un peu plus. Julien me serine depuis quelque temps déjà pour que nous nous décidions à lui faire un petit frère ou une petite sœur... Pourquoi pas ? Après tout, j'ai toujours souhaité avoir plusieurs enfants d'un âge rapproché. Il serait temps de nous y mettre... Je souris en me promettant intérieurement de lui en parler dès ce soir.

Je finis de préparer le sac de Manon, avec son repas pour midi et son doudou pour la sieste de cet après-midi. Je me souviens que je dois aussi apporter son carnet de santé. Où est-il passé, celui-là ? Finalement, je le retrouve sous un tas de papiers qui s'amoncellent sur le meuble de l'entrée. Il serait temps que je fasse un peu de tri...

Du temps, voilà ce dont j'ai besoin. Du temps, et encore du temps. En attrapant le carnet, je fais tomber une enveloppe par terre. En me baissant pour la ramasser, je me rends compte que nous ne l'avons même pas ouverte. Julien a dû la déposer sur le meuble un de ces soirs derniers, trop débordé avec la petite pour penser à ouvrir le courrier. Je me dépêche de glisser un couteau dans la fente de l'enveloppe pour l'ouvrir sans la déchirer. Je sais de quoi il s'agit avant même de sortir ce qu'elle contient : le faire-part de mariage de ma cousine Marjorie.

*Timothée et Marjorie  
ont la joie de vous convier à  
leur mariage, qui aura lieu le  
Samedi 19 mai 2012*

Je souris, une fois de plus. Depuis le temps qu'on parle de ce mariage, dans la famille. Il n'y en a pas eu depuis celui de mon frère, il y a trois ans déjà... Manon était alors en train de grandir dans mon ventre. Et si, à ce mariage-là, un autre petit bébé grandissait en moi ?

Je suis rappelée à la réalité par les cris que pousse Manon, qui vient de se cogner la tête sur la table basse du salon. Allez vite, un peu de crème à l'arnica, un gros câlin, et en route pour la crèche !

Comme à chaque fois que je la dépose dans la petite structure, joliment décorée avec les créations artistiques et multicolores des enfants, Manon se met à pleurer, me suppliant de ne pas la laisser. Les puéricultrices ont beau m'assurer que dès que je repars, Manon se met à sourire et va jouer avec les autres enfants, ce n'en est pas moins un crève-cœur pour autant.

Je remonte en voiture, les larmes aux yeux, mais je n'ai pas trop le temps de m'apitoyer sur mon sort quand je constate l'heure qu'il est. Si je ne m'active pas plus que ça, je vais vraiment finir par être en retard. J'allume la radio pour me changer les idées, tandis que je roule en direction de l'hôpital. «Soyez vigilants, avertit la dame de la météo. Ce soir, des pluies

verglaçantes sont annoncées dans toute la région ». Il faut que j'envoie un message à Julien, pour qu'il soit prudent en rentrant du travail.

J'arrive juste à l'heure dans les vestiaires et je me change en quatrième vitesse. Je monte dans le service avec deux collègues qui parlent d'un film qu'elles ont été voir au cinéma. Je suis en dehors de la conversation. Depuis la naissance de Manon, Julien et moi ne sommes pas sortis au cinéma ni où que ce soit d'ailleurs. Je dois déjà la faire garder par des inconnus pendant que je travaille, je ne vais quand même pas la faire garder les soirs où je suis à la maison ! Tant pis, on regardera le film en question quand il passera à la télé.

Audrey, ma collègue, me fait les transmissions. Le service de cardiologie dans lequel je travaille depuis six ans maintenant est plein. Je ne vais pas chômer, aujourd'hui. Tant mieux, ça passera plus vite, et je retrouverai bientôt mon petit mari chéri.

Il est environ dix-huit heures quand Sabine, la cadre du service, vient m'avertir que j'ai un appel. Je tique sur son air plus que sérieux, mais bon, elle n'est jamais d'un naturel avenant, alors...

— Allô ? je demande en attrapant le combiné.

— Alicia ? C'est Justine, des urgences.

— Ah, salut, Justine, ça va ? Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— ...

— Justine ?

— Alicia... c'est... comment dire ? Il y a eu un accident. Ton mari et ta fille...

Mes jambes ne me portent plus. Je m'assois.

— ... ils sont ici. Tu devrais venir...

Le combiné me glisse des mains. Dans ma tête, c'est le vide complet. *Julien et Manon sont aux urgences ?* C'est Sabine qui me fait sortir de ma torpeur.

— Alicia ?

Je la regarde d'un air hagard.

— Vous devriez y aller. Ne vous inquiétez pas, je me charge du service. Allez-y !

Oui, bien sûr qu'il faut que j'y aille, mais mes jambes refusent de m'obéir. Et puis soudain, dans ma tête, une voix se met à crier : « Julien et Manon sont aux urgences ! »

Je bondis sur mes pieds et je fonce dans les couloirs en direction de l'ascenseur. J'appuie comme une furie sur les boutons, comme si le fait de s'acharner dessus allait changer quoi que ce soit. La descente de quatre étages semble durer une éternité.

Enfin, j'arrive au rez-de-chaussée et je me précipite dans le service des urgences. Justine, l'infirmière qui vient de m'appeler, est la première personne que je vois dans le couloir. Je lui saute littéralement dessus.

— Où sont-ils ?

— Alicia !

Elle se fige un instant.

— Viens... Viens t'asseoir un instant, s'il te plaît.

Quoi ? Mais non, je ne veux pas attendre, je veux être avec ma famille. Voir comment ils vont, les rassurer !

Elle m'entraîne pourtant fermement dans le bureau des infirmières, dans lequel se trouve l'un des médecins urgentistes. Celui-ci me reconnaît, puisque nous avons déjà eu l'occasion de travailler ensemble dans d'autres circonstances. Étrangement, il ne me sourit pas non plus.

Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Alicia, il y a eu un accident, commence Justine, qui lance un regard au médecin, cherchant un soutien de sa part. Un poids-lourd a glissé sur une plaque de verglas et est venu percuter les voitures qui arrivaient en face.

— Julien ?

Elle hoche la tête.

— Il était dans une de ces voitures, avec la petite.

Elle baisse soudain la tête.

Vont-ils me dire ce qui se passe à la fin ?

C'est le médecin qui prend la relève.

— Le choc a été d'une violence extrême. Je suis désolé...

Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Il est désolé pour quoi ?

— Je ne comprends pas, j'arrive à articuler péniblement. Comment vont-ils ?

L'urgentiste secoue la tête et Justine me regarde, les yeux pleins de larmes.

— Ton mari n'a pas survécu. Il est mort sur le coup, lâche-t-il.

De nouveau, tout se brouille dans ma tête.



Quoi ?! Ce n'est pas possible, je dois être dans un cauchemar...

— Et ma fille ? je demande, tandis que des larmes se mettent à couler le long de mes joues.

Justine me prend les mains, et le médecin s'accroupit devant moi.

Non, pas Manon... Pas tous les deux.

— Elle est... ?

Je suis incapable d'en dire davantage.

— Non, répond le médecin. Mais nous lui avons fait passer une IRM en urgence à son arrivée. Ses blessures sont très graves. Elle souffre d'une hémorragie cérébrale importante.

J'encaisse les informations les unes après les autres. J'essaie de ne pas me laisser submerger par les émotions. Il faut agir, et vite...

— Il vous faut mon autorisation pour l'opérer, c'est ça ?  
Donnez-moi les papiers, je vais signer tout de suite.

— Alicia...

— Il faut se dépêcher, n'est-ce pas ? je demande, paniquée.

Pourquoi restent-ils plantés là, au lieu d'aller chercher ces fichus papiers ? De nouveau, Justine fuit mon regard. Ils ne m'ont donc pas tout dit ? Je les regarde l'un après l'autre sans comprendre.

— Alicia, je suis vraiment navré, mais nous ne pouvons rien faire. Les lésions sont inopérables.

Je le regarde, pendant que les informations arrivent à mon cerveau.

Il est en train de m'annoncer qu'...

— ... Elle va mourir aussi, c'est ça ?

Dépité, il baisse la tête à son tour.

— C'est juste une question d'heures...

Je hoche la tête, essayant de retenir le flot de larmes qui remplit mes yeux. Je dois rester forte pour Manon. Elle a besoin de moi. D'ailleurs, je dois aller la rejoindre au plus vite. Elle doit savoir que je suis là. J'inspire profondément et je me relève, sous le regard surpris des deux soignants.

— Je veux aller la voir.

— Je t'emmène, déclare Justine en passant un de ses bras sur mon épaule, en signe de soutien.

Pourtant habituée à voir des gens malades à l'hôpital, je suis choquée de voir ma petite fille au milieu d'un lit, perfusée de tous les côtés, reliée à des tas de machines.

— Elle est sous morphine, précise Justine en vérifiant machinalement les branchements. Elle ne souffre pas, comme ça.

— D'accord. Merci.

J'approche une chaise du lit dans lequel se trouve ma fille, si minuscule, comme perdue au milieu de tous ces fils. Juste au moment de franchir la porte pour sortir, Justine me prévient :

— On va la transférer en soins intensifs de pédiatrie dans très peu de temps.

— D'accord.

Je ne sais pas quoi dire d'autre. Je me laisse porter.

Une fois seule avec Manon, je serre sa petite main potelée dans la mienne. Certainement par déformation professionnelle, je me mets à inspecter à mon tour tous les branchements, les

médicaments qui lui sont administrés, puis je consulte la feuille de surveillance. Tout est fait dans les règles.

Je sursaute lorsque plusieurs personnes entrent dans la pièce pour effectuer le transfert en soins intensifs. Je ne quitte pas Manon d'une semelle.

À l'étage, on l'installe dans un box un peu plus grand, et la puéricultrice qui est de service l'installe le plus confortablement possible. Elle a aussi des égards pour moi et m'apporte un fauteuil, un peu plus confortable qu'une simple chaise.

Le pédiatre passe également consulter le dossier. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre. Avant qu'il ne parte, je me surprends à lui poser une question qui me trotte dans l'esprit depuis tout à l'heure :

— Est-ce que vous savez combien de temps...

Je n'ai pas besoin de finir ma phrase. Il a compris.

— Je ne sais pas. Quelques heures, tout au plus.

Tout le monde est désespéré, je le vois bien. Je ne peux pas leur en vouloir. Un décès n'est jamais facile à gérer, d'autant plus celui d'un enfant.

Lorsque je me retrouve de nouveau seule avec ma fille, je la décale un peu dans son lit et je m'allonge à côté d'elle en prenant soin de n'arracher aucun fil. Je lui caresse les cheveux en lui murmurant des petits mots à l'oreille :

— Maman est là, mon cœur. Tu n'es pas toute seule. Je suis là.

Les minutes s'écoulent comme des heures, les heures n'en finissent plus, seulement rythmées par la surveillance régulière

des soignants qui défilent à tour de rôle. Je n'entends que les bruits des machines autour de nous, le temps est rythmé par le souffle faible, mais néanmoins régulier de Manon. Et puis, vers deux heures du matin, sa respiration se ralentit progressivement.

— Tu peux partir, ma chérie. Je suis là, je t'aime. Je t'aimerai toujours.

Soudain, son torse ne se soulève plus. C'est fini. Manon ne respire plus. Les alarmes des machines se mettent à retentir dans le box. Des soignants se précipitent pour les éteindre. Je me redresse, complètement désorientée.

On m'assure que tout va être fait dans les règles pour les obsèques. On me conseille d'appeler les pompes funèbres. Mais je n'entends plus rien.

Ma fille et mon mari sont morts.

Tous les deux.

Ma famille vient de disparaître en un instant.

Ma vie entière est réduite à néant.

Je suis seule au monde !



- 2 -

## Insupportable

*Alicia.*

Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé après. En ouvrant les yeux, ce matin, je me rends compte que je suis dans mon lit, chez moi. Puis, les événements de la nuit resurgissent dans ma tête.

Comment suis-je arrivée ici ?

J'entends du bruit dans la cuisine. Est-ce que c'était juste un cauchemar ? Étonnée, je me précipite à la rencontre de Julien, et je tombe nez à nez avec... ma mère !

— Maman ?!

— Oh, ma chérie, déclare-t-elle en me prenant dans ses bras, tout en pleurant.

Alors, c'est bien vrai ? L'accident et tout le reste...

Les larmes reviennent aussitôt.

— Ça va aller, ma chérie. On est là, on s'occupe de tout.

C'est alors que je remarque mon père, un peu plus loin.

— Comment avez-vous su ? je parviens néanmoins à demander.

— C'est ta chef qui nous a contactés, hier soir. On est arrivés juste après que...

Elle se remet à pleurer.

— C'est vous qui m'avez ramenée ? Je ne me rappelle plus de rien...

— Oui. Le médecin du service t'a donné un médicament pour que tu dormes cette nuit... C'est peut-être pour ça que tu ne te souviens pas...

— Si seulement ça pouvait marcher pour tout, je déclare en repartant vers ma chambre, n'ayant qu'une envie, me cacher sous ma couette.

En posant machinalement ma tête sur l'oreiller de Julien, je me rends compte qu'il porte encore son odeur. Je l'écrase sur ma tête, m'enivrant de son odeur. Puis, j'éclate en sanglots. Je n'ai même pas eu le temps de lui envoyer un message hier, afin de le prévenir pour le verglas... Si je l'avais fait, alors peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé.

Je passe les deux jours suivants dans mon lit, à pleurer encore et encore. Mes parents, toujours présents mais totalement démunis, ayant leur propre chagrin à gérer, insistent régulièrement pour que j'aille au funérarium. Mais c'est au-dessus de mes forces. Je ne suis pas prête. Pas encore.

Et puis, aujourd'hui, c'est l'enterrement. Je ne sais même pas comment je vais réussir à m'y rendre. Je n'ai plus ni force ni courage.

Ma mère rentre dans ma chambre, plongée dans la pénombre que je me plais à maintenir.

— Ma chérie... Je sais que ce qui t'arrive est une épreuve terrible et difficile à surmonter, mais tout à l'heure, c'est l'enterrement. Ils vont fermer les cercueils. Je crois vraiment que tu devrais aller les voir, leur dire au revoir. C'est nécessaire pour faire ton deuil.

Elle a raison, bien sûr. Mais c'est au-dessus de mes forces !

Pour me donner un peu de courage, je regarde la dernière photo que nous avons prise de nous trois. Nous sourions, heureux, inconscients de la chance que nous avions à ce moment précis.

Oui ! Je dois aller leur dire au revoir. Pour eux. Pour moi.

En pénétrant dans le funérarium, je suis mal à l'aise. Il y a déjà plein de monde. Toute la famille est là pour l'enterrement. Je sens leurs regards pleins de pitié posés sur moi, mais je garde les yeux résolument baissés. C'est trop dur ! Je demande à ma mère de faire sortir tout le monde de la pièce. Je veux être seule avec eux.

Juste tous les trois. Pour la dernière fois.

Je m'approche d'abord de Julien, que je n'ai pas revu, d'ailleurs, depuis la terrible annonce. Il est beau. Calme, apaisé. Pourtant, je lui en veux tellement de m'avoir abandonnée. *Il n'avait pas le droit !* Et puis, je me ressaisis. Bien sûr qu'il n'a pas fait exprès ! S'il avait pu choisir, il ne serait pas là... Je prends mon temps pour lui dire au revoir, consciente que je ne le reverrai plus. *Plus*

*jamais...* Je veux graver chaque détail de son visage dans ma mémoire, pour m'en souvenir toujours.

Puis, je me dirige vers Manon, juste à côté de son papa. Elle est belle, elle aussi. Elle porte une jolie robe. Je me souviens que ma mère m'avait demandé laquelle je souhaitais lui mettre. J'avais été incapable de lui répondre. Mais elle a fait un choix judicieux en choisissant celle avec les petites marguerites. C'était celle qu'elle préférait. La vie est tellement injuste ! Pourquoi m'avoir repris mon seul enfant ? Jamais plus je n'entendrai résonner ses cris et ses éclats de rire, jamais plus elle ne viendra se jeter dans mes bras pour m'embrasser, en me disant que je suis la plus belle maman du monde.

Non, je ne suis plus une maman !

Qui suis-je, à présent ? J'étais la femme de Julien et la maman de Manon, mais maintenant ? Certes, on va dire que je suis veuve. Mais en ce qui concerne ma fille ? Il n'y a pas de mots pour désigner une maman qui a perdu son enfant !

Je m'effondre en sanglots près du cercueil, ma mère, sentant ma détresse, vient aussitôt à mon secours.

— Mon bébé est mort, je ne serai plus jamais une maman...

Ma mère me regarde, interloquée.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que si ! Tu seras toujours la maman de Manon. Ça ne changera jamais.

— Mais elle n'est plus là.

— Non, ma chérie, elle n'est plus là. Mais elle sera toujours dans notre cœur.

À ce moment, je remarque qu'elle tient le doudou de Manon dans ses mains. Essuyant mes larmes, je lui demande :



— Pourquoi tu as son doudou ?

— C'est une de tes amies de l'hôpital qui l'a apporté. Les pompiers l'ont trouvé dans la voiture et ils l'ont apporté aux urgences, pensant que Manon était toujours hospitalisée.

Je souris à travers mes larmes. Quelle gentille attention !

Le personnel des pompes funèbres entre alors dans la pièce pour fermer les cercueils. Ils attendent mon accord, que je leur donne d'un signe de tête. Ma mère appelle mon père, ainsi que les parents de Julien. Je ne les avais même pas remarqués en arrivant. Eux aussi ont perdu un fils. Et une petite-fille. Je n'ai pas le monopole de la tristesse, finalement.

Juste au moment où ils s'apprêtent à fermer le cercueil de Manon, je m'interpose.

— Attendez !

Tout le monde se fige, pensant probablement que j'ai perdu la tête.

— Alicia..., déclare tout bas mon père.

— Non, c'est juste que...

Je montre le doudou, un petit lapin blanc tout doux que je tiens dans les mains, aux hommes debout devant le cercueil.

— ... j'aimerais qu'elle l'ait avec elle.

Ils patientent un instant, juste le temps que je pose la peluche entre les mains de Manon, puis je leur indique qu'ils peuvent continuer.

Je ne retiens pas grand-chose de la cérémonie. Juste mon immense désespoir quand les cercueils ont été descendus dans la tombe.

Insupportable.

Tout le monde se retrouve ensuite dans une salle des fêtes retenue pour l'occasion. Mes parents ont vraiment bien géré les choses. Ils m'épatent. À travers mes yeux embués, j'observe ce qui se passe autour de moi. J'entends rire et parler de mariage. Évidemment, pour les autres, la vie continue. C'est normal. Je ne leur en veux pas. Mais impossible pour moi de me mêler aux conversations.

Mon oncle Philippe vient s'asseoir sur la chaise à côté de moi. Il me prend simplement la main.

— Ne sois pas fâchée après eux, dit-il en désignant le groupe devant nous.

— Je ne le suis pas.

— Tout le monde est sous le choc. Je crois qu'avoir des projets et penser à demain est en quelque sorte un moyen de se protéger de la tristesse. Pour se dire que la même chose ne nous arrivera pas.

— Pourtant, ça n'empêchera pas...

— Je le sais bien...

— Nous aussi, on avait des projets, je déclare, tandis que mes larmes se remettent à couler.

Il me prend par les épaules et me serre très fort contre lui.

— C'est tellement injuste, je continue.

— Ça l'est toujours.

Pauline, ma belle-sœur, vient m'apporter un verre. Mon oncle lui cède sa place et nous laisse toutes les deux. Depuis un peu plus de trois ans qu'elle est entrée dans la famille, c'est devenu une véritable amie. Nous sommes aussi proches que si nous étions véritablement sœurs.

— Alicia, promets-moi que tu n'hésiteras pas à m'appeler quand ça n'ira pas, d'accord ?

Je la regarde et me mets à rire intérieurement. Comment lui dire que ça n'ira plus jamais ? Ma vie ne sera plus jamais ce qu'elle était.

Je ne serai plus jamais heureuse.

Mais qui peut le comprendre ? Alors, je me contente de lui promettre ce qu'elle veut.



- 3 -

## Une vie à reconstruire

*Janvier - Mai 2012.*

*Alicia.*

Mes parents restent quelque temps à la maison. Ils me sont d'une grande aide. Ils ont géré la paperasse et tout ce qui nécessitait d'être réglé rapidement. Je leur en suis très reconnaissante, d'autant plus que je constate qu'ils sont anéantis, eux aussi, par ces disparitions brutales. Ils adoraient leur unique petite-fille.

Puis, un jour, ma mère m'annonce qu'ils doivent rentrer chez eux, retourner à leurs obligations.

Finalement, c'est avec soulagement que je leur dis au revoir, lorsque leur voiture démarre, les emportant, quelques heures plus tard. J'ai besoin de rester seule, de laisser libre cours à mon chagrin, arrêter de faire semblant que tout va bien, alors que ce n'est pas le cas.

Le silence qui règne dans l'appartement est pesant. J'écoute des chansons que Julien adorait – et qu'à l'époque je ne

supportais pas – juste pour qu'il soit encore un peu présent à mes côtés. Et puis, soudain, je tombe sur le film de notre mariage. Les mains tremblantes, j'insère le disque dans le lecteur et je revois Julien, tout souriant, me promettant de m'aimer et de me chérir jusqu'à ce que la mort nous sépare...

Jusqu'à ce que la mort nous sépare...

C'est ce qu'elle a fait !

J'erre dans l'appartement pendant des jours, restant parfois des heures entières assise au milieu de la chambre de la petite sans pouvoir me résoudre à emballer ses affaires, respirant ses vêtements, ses peluches. De même avec les vêtements de Julien.

J'adore sentir leur odeur à tous les deux. Je plonge mon nez tantôt dans l'écharpe de mon mari, tantôt dans l'oreiller de ma fille. Je dors même, à présent, avec un des doudous favoris de Manon, vêtue d'un pyjama ayant appartenu à Julien.

Je me traîne comme une âme en peine. Je ne mange plus, je n'ai plus envie de rien. Pas de ménage, pas de lessives... La maison, autrefois si joyeuse et vivante, n'est plus qu'une sombre bâtisse où les souvenirs douloureux de mon passé, de *notre* passé, se mêlent à un avenir complètement incertain, un futur que je ne peux pas envisager de vivre seule, sans les rayons de soleil de ma vie.

Le médecin m'a mise en arrêt de travail pour quelques semaines, mais à mesure que les jours de ma reprise approchent, je me rends compte que je ne peux plus aller travailler à l'hôpital.

C'est au-dessus de mes forces, à présent. Je profite donc de mon congé pour envoyer ma lettre de démission.

Malheureusement, les factures ne se règlent pas toutes seules. Un jour, en allant faire quelques courses, je constate qu'au supermarché, on recherche des caissières. Sur un coup de tête, je décide de postuler. Je suis embauchée assez rapidement en tant qu'hôtesse de caisse.

Ça change ma vie. Je retrouve un but à atteindre : me lever chaque matin pour aller au travail. Les horaires imposés m'aident à m'organiser et à reprendre une vie quelque peu normale.

Mais lorsque j'annonce la nouvelle à mes parents, c'est une incompréhension totale qui retentit dans le combiné.

— Mais enfin, Alicia, tu avais un travail ! Avec un bon salaire, en plus !

— Vous devriez être contents que je reprenne une vie normale...

— On n'a pas payé tes études pour que tu en arrives là ! me rétorque sèchement mon père.

Je reste sans voix devant leur réaction et préfère ne pas éterniser la conversation.

Ma vie se reconstruit donc peu à peu, avec de nouvelles bases, de nouvelles habitudes. Mon nouveau travail n'est pas très passionnant, mais il me permet au moins de sortir de mes quatre murs.

J'ai de moins en moins de crises de larmes. J'arrive à penser à eux sans pleurer, parfois, mais pas encore à en parler. Mon médecin m'a conseillé d'aller voir une thérapeute, mais je ne crois pas en avoir réellement besoin. J'ai posé la carte de visite qu'il m'a donnée sur le meuble dans l'entrée. Juste au cas où... On ne sait jamais...

J'ai peu de contact avec le monde extérieur. Je ne réponds à aucun coup de téléphone. Il faut dire aussi que je n'en reçois pas beaucoup. Plus d'amis. Disparus, envolés... À moins que je ne les aie découragés. Certains d'entre eux ne comprennent pas que je ne reprenne pas une vie remplie d'amusements, de divertissements. Une fois, quelqu'un m'a même dit :

— Tu es de nouveau célibataire, à présent. Profites-en !

J'ai préféré raccrocher et me passer de toutes ces pléthores de conseils aussi idiots qu'inutiles.

Une petite routine solitaire s'est donc mise en place. Depuis quatre mois, ma vie se résume à aller travailler et revenir traîner dans les pièces vides et silencieuses de mon logement, bien trop grand pour moi.

Et puis un jour, ma mère m'appelle.

— Comment t'es-tu organisée, pour la semaine prochaine ?  
Hein ? Mais de quoi parle-t-elle ?

— ...

— Alicia ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, maman.

— Mais du mariage, bien sûr !

Oh zut, le mariage ! Je l'avais complètement zappé !



— Tu arrives quand ? poursuit ma mère, ne semblant pas s'apercevoir de mon désarroi.

Et si je n'y allais pas ?

Je pense immédiatement à Marjorie, qui serait terriblement déçue si je ne m'y rendais pas. Et puis, j'aurais ma mère sur le dos et, contrainte et forcée, je finirais tout de même par accepter d'y aller. Autant économiser toute cette dépense d'énergie inutile.

Je jette un coup d'œil rapide à mon planning. Je travaille le jeudi matin, mais je lui annonce que je peux partir directement après. Ma mère semble ravie et ne tarde pas à raccrocher. Depuis mon changement d'emploi, c'est un peu tendu entre nous.

Ce soir-là, j'ouvre tout grand la porte de mon dressing.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre ?





- 4 -

## La vie reprend le dessus

*Mai 2012.*

*Alicia.*

Ça fait cinq bonnes minutes que je suis figée dans ma voiture, garée devant chez mes parents, à fixer le vide, incapable d'amorcer le moindre geste. Pourtant, il va bien falloir que je me décide à sortir, un jour. Ce week-end va être difficile, émotionnellement, je le sais bien. Ça fait une semaine que j'y pense, que je m'y prépare. Je n'ai pas la moindre envie d'être là, et je n'aurais peut-être pas dû accepter de venir, finalement. Marjorie aurait sans doute compris...

Quoi qu'il en soit, je suis là et je dois faire avec. J'espère seulement que tout le monde va jouer le jeu et ne pas me regarder avec leurs yeux remplis de pitié ni parler de ce qui s'est passé.

La dernière fois que je les ai vus, c'était pour l'enterrement. En quatre mois, peu de monde a pris de mes nouvelles, à mon grand soulagement, je dois le reconnaître. Ils se sont sans doute adressés à ma mère pour obtenir des informations sur mon état. Mais personne ne m'a contactée directement. Sauf Philippe,

mon oncle, et Pauline, ma belle-sœur, qui m'ont envoyé régulièrement des messages pour me dire qu'ils pensaient à moi.

Je suis contente qu'on me laisse tranquille, car j'en ai assez d'entendre sans arrêt les mêmes remarques : « Il faut aller de l'avant », « Ils ne reviendront pas »... Les gens pensent-ils réellement que ce genre de réflexions peut aider une personne totalement anéantie comme je le suis à avancer ? Quant aux « Comment ça va ? », que répondre ? Ça ne va pas, et c'est normal ! Faire son deuil ne se fait pas en quelques jours. J'ai besoin de temps. Et aussi qu'on me laisse tranquille. Je suis en droit de pleurer mon mari et ma fille aussi longtemps que je le souhaite. Même si personne ne comprend, même si ça dérange.

Je ne sais plus où j'en suis. Je donnerais tout pour retourner en arrière. Que rien de tout cela ne soit jamais arrivé.

Pour tout recommencer à zéro.

Tout en soupirant, je descends du véhicule et sors ma valise du coffre.

Ce week-end, donc, ma cousine Marjorie se marie avec Timothée. Ils se sont rencontrés il y a deux ans, lorsque Mathilde et José, les parents de Marjorie, ont fait appel aux services d'un jeune architecte nouvellement installé dans la région pour construire leur future maison. L'architecte en question n'était autre que Timothée. Les deux jeunes gens sont immédiatement tombés sous le charme l'un de l'autre et ne se sont plus quittés depuis lors. Ils souhaitent à présent officialiser leur union. Toute la famille prépare cet événement depuis des mois. Même le jour